

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

— Qu'est-ce que ça fait, si l'on y trouve quand même l'intimité et le bonheur.

Non, je te veux la plus riche comme tu es la plus aimée. Je veux à ta beauté le cadre digne d'elle, le luxe, le confortable, l'argent, tout ce qui fait la vie belle et heureuse.

— Grand fou ! Je te dis que mon rêve à moi n'est pas celui-là : Aime-moi toujours, mon Georges. Que le bébé que j'attends soit beau et bon comme toi, que Pierre, cette autre affection de ma vie trouve le calme et la paix dans sa vie solitaire, que mon Robert grandisse et m'aime... Que Pierre consente à me le rendre... à me le laisser élever comme autrefois... Que me faut-il de plus ? Il y en a tant d'autres, vaillantes aussi, et honnêtes, et courageuses, qui n'ont pas la moitié de ces choses, qui ne les auront jamais !...

— A propos, dit-elle tout à coup, en pensant à Pauline Gages, sais-tu si Pierre a dit à Eugène de rentrer chez lui de bonne heure ?

— Oui, devant moi. Un bien joli protégé que ton frère et toi avez là !...

Adèle tressaillit.

— Comment, fit-elle douloureusement affectée, il a encore fait des sottises ?

— Il en fait toujours...

— Le malheureux !... que s'est-il donc passé ?

— Il a bu sa dernière paye.

— Il y a quinze jours ?

— Oui.

— Et depuis ?

— Il a travaillé. Quand il n'y a plus rien dans le sac, il faut bien essayer de le remplir à nouveau.

— Mais a-t-il réparé depuis, par sa bonne conduite, au moins ?

— Gages est un ouvrier hors ligne ; mais en dépit de ce que Pierre pense de lui, il m'est horriblement antipathique. Son regard fuit, sa lèvre est molle, le bas de son visage s'en va ; c'est un lâche et un mauvais homme.

— Comme tu es sévère pour lui.

— Pas assez. Il paraît que cette semaine il n'y avait pas un morceau de pain à la maison. Sa malheureuse femme travaille à se tuer et elle n'a même pas une guenille pour l'enfant qu'elle va mettre au monde.

— Pauvre Pauline ! Je devais aller la voir demain matin pour lui porter quelques objets, c'est un petit trousseau complet que je lui donnerai. Celle-là est véritablement digne d'intérêt.

— Elle, oui ; lui non.

— Eh bien, à cause d'elle, mon Georges, associe-toi à l'œuvre de Pierre, essaye de ramener le mari dans la bonne voie !... C'est une belle œuvre cela, digne d'être tentée...

— Je l'essayerai... pour te plaire. Néanmoins, je te le répète, je n'ai pas confiance. Mais que ne ferai-je pas pour toi ?

Elle se jeta à son cou, le remercia de toute son âme, lui disant à quel point le bien fait autour de soi consolide le bonheur, et appelle la bénédiction de Dieu tôt ou tard sur ceux qui le tentent.

IV.—DEUX MÈRES

Le lendemain matin, après la messe, ainsi qu'elle l'avait promis, Adèle rentra chez elle, et vint prendre dans sa chambre le petit paquet qu'elle avait préparé pour Pauline Gages.

Il était un peu lourd, car il contenait six brassières, six chemises, des petits bonnets, des langes, des couvertures et une foule de petites choses très coquettes, toutes faites pour mettre un rayon de joie dans le cœur de la malheureuse ouvrière.

— Ces jours-ci, se dit Mme Chaniers, j'irai lui acheter le reste, une petite robe, une pelisse, tout ce qui lui manquera.

La demeure de Pauline était tout proche.

Eugène exerçant dans l'usine les fonctions de contremaître et dirigeant les travaux en l'absence de Pierre, celui-ci lui avait facilité la location d'un pavillon très modeste, mais bien situé au bout de l'usine, dans le jardin lui-même, sur lequel il avait une sortie ; tandis que la façade donnait sur la rue de Pixérécourt, alors fort peu habitée.

Adèle trouva la porte entrouverte.

Une pièce unique, formant le bas de la maison, était déserte, mais l'ordre le plus parfait y régnait.

C'était une petite cuisine dans laquelle on ne voyait qu'une table de bois blanc, deux chaises de paille, et pendus aux murs quelques ustensiles de fer battu, vieux, usés, bosselés, mais luisants comme de l'argent.

— Qui est là ? demanda d'en haut la voix de Pauline Gages.

— C'est moi, madame Chaniers, répondit aussitôt Adèle.

Je monte, ma bonne Pauline, dit Adèle, ne vous dérangez pas.

Elle était déjà en effet à moitié escalier, quand la femme d'Eugène apparut en haut des marches, le visage plus blême et plus décomposé que la veille.

Mme Chaniers fut bientôt arrivée dans la pièce qui servait de chambre à coucher aux ouvriers.

— Là encore, une propreté flamande régnait partout.

Elle était assez grande cette chambre, largement éclairée par deux fenêtres, l'une donnant sur le jardin du petit hôtel, l'autre sur la rue.

Une branche d'ormeau arrivait jusque dans la pièce quand s'ouvrait le châssis, et ne contribuait pas à peu donner une note de vie et de gaieté à l'humble logement.

Le lit en noyer était placé dans une alcôve.

Sur une commode également en noyer on voyait sous un globe de verre la couronne nuptiale de Pauline qui étalait sur un coussin de velours bleu frangé d'or ses pétales d'orange jaunies par le temps.

Autour de la cheminée la photographie d'Eugène, celles de son père, de sa mère de quelques camarades, s'étagaient les unes au-dessus des autres, dans des petits cadres de bois sculpté.

Au milieu de la chambre, sur une table ronde, la table à manger, il y avait des paquets de feuilles de brochures et de livres, soigneusement pliés et empilés dans un coin.

Un long coupe-papier de bois noir était à côté des feuilles plus longues, que l'ouvrière n'avait pas encore apprêtées.

— Vous travaillez ? demanda Adèle avec intérêt.

Elle rougit violemment.

— Il faut bien, madame, dit-elle avec embarras.

— Mais ce mouvement des bras doit vous faire mal.

— Non madame, j'y suis habituée. Et puis l'ouvrage était très pressé, je ne pouvais refuser à mes patrons de l'emporter, puisque ça leur rendait service.

Elle aimait mieux mentir, la brave créature, plutôt que de dire qu'elle l'avait sollicité, elle, cet ouvrage qui l'épuisait, parce que, ne comptant plus sur son mari, il fallait du pain dans l'humble taudis.

Adèle devina, mais se garda bien d'insister.

— Je vous ai dit hier que je vous apporterais quelques petites bêtises pour le petit, les voici.

Elle tendait le paquet que Pauline délia.

— Mais il y a de tout, madame, s'écria-t-elle. Oui, de tout... Des langes, des brassières, des bonnets... Ah ! que vous êtes bonne !... Que vous êtes bonne !...

De grosses larmes tombaient des yeux de Mme Gages et roulaient sur ses joues pâlies.

— Il manque la pelisse, la robe, le berceau aussi, dit Adèle en voyant que ce dernier objet n'était pas dans la chambre. Mardi j'irai tout acheter cela moi-même. Aujourd'hui et demain les magasins sont fermés.

Elle s'arrêta.

Peut-être que dans le faubourg du Temple, je trouverai un berceau, dit-elle. Et comme c'est plus pressé que le reste, je vais aller voir en vous quittant.

L'ouvrière pleurait toujours.

Comment est-ce que je vous remercierai jamais ? dit-elle enfin, non seulement de tout ce que vous me donnez là, mais aussi de l'intérêt et des bons conseils que M. de Sauves prodigue à mon mari.

— Ah ! fit Adèle, heureuse, vous vous en êtes donc aperçue.

Oui, hier Eugène est rentré tout de suite après la sortie de l'usine. Il était très ému, tout bouleversé. Quel brave homme que M. Pierre, m'a-t-il dit. Et il m'a remis tout l'argent de la quinzaine, plus cinquante francs de gratification pour un travail exceptionnel qu'il avait fait, m'a-t-il assuré. Alors il m'a demandé pardon de sa conduite passée et m'a juré de ne plus recommencer.

— Ah ! madame... Si c'était vrai, nous serions si heureux... Eugène au fond n'est pas mauvais et il est si intelligent...

Ses larmes coulèrent plus fort.

— Eh bien, dit Adèle, puisque vous avez confiance et que vous constatez l'influence de mon frère, il faut reprendre tout à fait courage.

Nous ne vous abandonnerons pas, ni M. de Sauves ni moi.

A nous deux, à nous trois, car c'est encore vous que votre mari écoute le mieux, nous arriverons à un bon résultat, il faut l'espérer.

— En descendant, priez la voisine de monter. C'est une mère de famille très honnête et très bonne, elle restera avec moi en attendant son mari.

— Quelle voisine ? Il m'a semblé que votre maison était seule dans la rue de ce côté-ci.

— Oui, mais en remontant un peu plus loin, sur la même ligne, vous trouverez un autre petit pavillon comme celui-ci ; vous ne pouvez pas vous tromper, c'est une laiterie avec des poules devant la porte.

— Bien, dit Adèle, j'y vais. Mais il est bien convenu que si vous avez besoin de quelque chose, vous enverrez à la maison ?

— Oui, oui, chère et bonne madame, et mille fois merci. Que le bon Dieu vous le rende.

Quand Mme Lureau, la laitière, arriva chez Pauline Gages, elle trouva celle-ci assise sur une chaise, le coude appuyé sur la table, les traits convulsés, les lèvres tremblantes, les yeux profondément enfoncés dans leur orbite et presque sans connaissance.

— Eh bien ! demanda la voisine, nous sommes donc malade, ma petite mère.

— Oh ! je souffre comme si on me déchirait avec des tenailles rouges.

— Et le médecin, est-on allé le chercher ?

— Oui, mon mari va revenir avec lui.

— Il faut vous coucher, et surtout vous déshabiller avant d'être plus malade.

Quelques instants après, Eugène Gages arriva avec le médecin. Mais toute la science du docteur Larnay, fort populaire dans le quartier de Belleville, ne put pas opérer un miracle.

Car c'était un miracle qui, seul, eût donné à la malheureuse Pauline, épuisée par les privations et les douleurs de toute sortes, les forces qu'elle n'avait pas.

— Ma pauvre femme !... murmura Eugène en pâlisant affreusement, et en se cramponnant au seuil de la porte.

Le docteur se retourna.

— Chut !... fit-il impérieusement en mettant un doigt sur ses lèvres.

L'ouvrier tomba assis sur une chaise de paille.

Amanda eut pitié de son désespoir et s'approcha de lui :

— Vous avez une petite fille, monsieur Gages, lui dit elle à voix basse. Voyez comme elle est belle !...

V.—LA MORTE

Une heure après le docteur Larnay faisait signe à Eugène de l'accompagner. L'ouvrier obéit.